RAISON ET SENSIBILITÉ DANS *LA RELIGIEUSE* DE DENIS DIDEROT

Asistent universitar drd. Goilan – Sandu Liliana; Universitatea din Pitesti

Résumé

*The end of the XVIII century is marked by the rationalism of the philosophy of the **Lumières** and by a pre-romanticism, hardly theorized. **La Religieuse** is the novel of a sentimentalist and sensitive but, at the same time, rationalist Diderot. The author shows and accuses in his novel the cruelty of a society that sacrifices the freedom and the happiness of the human being in exchange of the mean material interest.*

Le roman est l'espèce littéraire de l'époque des Lumières. Autobiographique ou « impersonnel », narratif ou analytique, sentimental ou réaliste, il va atteindre la perfection dans les siècles à venir. Les écrivains sont des observateurs des mœurs et des mentalités des hommes. Ils sont des conteurs, racontant les événements qui définissent les personnages et des analystes, dévoilant leur vie intérieure. L'univers romanesque présente une société qui commence à analyser son mode de vie. Les personnages vivent une réalité où l'homme ne parvient pas à vivre en harmonie avec son milieu environnant. Le picaro, les orphelins dont on ne sait pas l'identité, les amoureux, les voyous sont tous des victimes qui entrent en conflit avec les conventions sociales. L'émotion et la spontanéité sont vues comme des compléments nécessaires à la raison et à la délibération et non plus comme leurs opposés. La sensibilité prend le pas sur le raisonnement. Partout où le cœur humain peut faire l'objet d'une analyse, dans toutes les situations où il est le siège des passions, des jalousies, des haines, le romancier en fera l'étude. C'est une littérature qui attendrit, soulage le cœur et provoque la pitié des lecteurs, et qui est en même temps instructive moralement.

L'anticipation romantique de la fin du XVIIIe siècle donne naissance au préromantisme. La variété des goûts individuels est acceptée et d'ici naît le mélange des données rationalistes et de la philosophie du sentiment. L'apologie du goût et du sentiment se conjugue avec celle de la nature. C'est une littérature nouvelle, lyrique, où les écrivains étalent leur moi, font l'éloge du paysage rustique, font l'hommage des héros anonymes ou expriment leur compassion pour les injustices. Le préromantisme, par la nouveauté des thèmes, par le climat mélancolique, prépare le public aux chefs-d'œuvre de la première moitié du XIXe siècle.

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)

Dès 1780 une large variété de façons d'écrire, de penser, de critiquer définit la littérature comme une perspective de la réalité dictée par la réaction affective de l'écrivain. Cela suppose un style grave à vibrations rhétoriques et lyriques et une tonalité nouvelle, qui fait l'éloge de la sensibilité. L'envahissement de la narration des faits par l'affectivité mène vers la métamorphose de la littérature qui accorde une attention spéciale au sentiment et qui annonce l'avènement de la littérature de l'univers intérieur. Le roman, en tant qu'espèce littéraire, passe par un processus de diversification mettant en opposition direction rationaliste et inspiration sentimentale. C'est l'environnement domestique qui est privilégié et la classe sociale préférée est la bourgeoisie. A la différence de la prose picaresque ou de la philosophie qui s'arrêtent sur les événements épiques importants, la prose sentimentale se réfère à quelques histoires fondamentales qui révèlent l'univers affectif et le comportement quotidien à travers les réactions sentimentales. La prose sentimentale anticipe le roman romantique par l'analyse du personnage dans sa vie quotidienne. La parabole rationaliste des Lumières se sert de faits distribués dans une certaine symétrie pour démontrer des idées ; la parabole sentimentale, qui pèse le bien et le mal, la vertu et le vice, met en évidence le comportement individuel pour tracer un certain portrait moral. L'homme peut traverser bien des souffrances sans que sa bonté originaire soit altérée par la force du mal dans ses diverses formes catastrophiques déclenchées par une destinée absurde. Le roman sentimental est la première tentative d'éloignement du rationalisme des Lumières, orientant la littérature du temps vers l'exploration des autres facettes de l'âme humaine. L'écrivain omniscient crée son propre univers et il n'y apparaît pas en premier plan, car les personnages et les événements ont une dynamique qui vient de leur vie intérieure. Le moi gagne la liberté d'exprimer ses réactions subjectives par une réduction du flux événementiel en faveur de l'univers intime des personnages. Le monde épique des sentiments domine celui des événements. L'espace extérieur est un univers domestique intime et le comportement quotidien est marqué par des réactions sentimentales. Le bonheur est contrarié par les préjugés sociaux et par les conflits de conscience. C'est un réalisme pathétique qui explore les zones de l'affectivité. L'analyse de la conscience et la projection du moi sur le paysage mêlent narration et description. Le héros est un être sensible, tourné vers son propre moi. Le cadre est la nature qui influence et provoque les états d'âme. Les héros sensibles connaissent des passions purificatrices au milieu de la nature. Le coloris du paysage annonce le romantisme. Le roman construit une nouvelle typologie humaine. Les aspects du comportement quotidien sont peints des techniques artistiques diverses : intrigue compliquée, bouleversement de la chronologie, bouleversement des séquences temporelles, narration épistolaire ou scénique à la première personne. Le personnage s'individualise par un trait unique positif (l'intelligence, la générosité, la bonté, l'honnêteté, la fidélité) ou négatif (l'envie, la lâcheté, la tyrannie, la vengeance, l'avidité). Le caractère des personnages se

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)

définit par le comportement face à certains événements et par les relations interpersonnelles. La délicatesse, la tendresse, l'abnégation, la douleur, la gaieté sont les traits du héros sensible. Le but du roman est d'instruire et de moraliser.

L'esprit de l'époque qui essaie de concilier l'antinomie « raison – sensibilité » s'incarne en Denis Diderot. Pour lui, la création littéraire naît de l'équilibre entre l'émotion et la raison. L'instinct, l'inspiration, les passions sont bénéfiques à l'œuvre, car celle-ci doit être pathétique, elle doit attendrir, effrayer, bouleverser par le mélange de raison et d'émotion. L'auteur rejette pourtant le sentimentalisme total où le monde est la représentation subjective de la conscience. Le pessimisme de la raison est équilibré par l'enthousiasme de la sensibilité. Ce qui est refusé par la raison, est donné par la sensibilité.

La Religieuse est une œuvre dont **le sujet** - l'idée des Lumières selon laquelle la société avec son institution principale, l'Eglise, limite la liberté individuelle - dévoile la facette rationaliste de l'auteur et dont **la technique** - une confession à la première personne - dévoile sa facette sentimentale. Le roman, *la plus effroyable satire des couvents*, selon la confession faite par Diderot à un ami, dénonce l'absurdité d'un système répressif. Une première rédaction du roman est faite en 1760, une première révision vers 1780 et une deuxième, l'année suivante. Il est édité par un libraire parisien en 1796. Ce roman naît d'une mystification : un marquis crédule croit recevoir d'une femme enfuie de son couvent des lettres écrites par Diderot. L'affaire découverte, Diderot décide d'en faire un roman, *la Religieuse.*

Enfant supposé illégitime par le père d'une famille bourgeoise où la puissance suprême était l'argent, la vie de Marie - Suzanne Simonin est très dure, malgré son caractère noble et généreux qui ne s'accorde pas à une société corrompue. Le bon sens, la noblesse et la générosité naturelle dirigent sa vie. Après le mariage de ses deux sœurs, elle est forcée par ses parents de devenir religieuse contre sa volonté. Finalement, elle s'évade du couvent. Engagée chez une blanchisseuse, sous son autre prénom, Marie, elle continue sa vie misérable, mais du moins elle est libre. Acculée à la folie par son enfermement et par la perversité de son entourage, elle adresse, avant de mourir, une lettre au marquis de Croismare dans laquelle elle décrit son martyre.

L'originalité de Diderot est d'avoir créé une héroïne jeune qui veut mener une vie normale. Elle n'a pas d'hostilité contre la discipline conventuelle. Sa raison de haïr le couvent ne cache pas une passion adultère, mais tout simplement cela répugne à sa raison et elle ne veut pas mourir dans l'esclavage. On y reconnaît les idées philosophiques et morales chères à Diderot : l'existence de Dieu est incompatible avec l'existence du mal ; la morale doit s'affranchir de la religion et ses concepts (bien

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)

– mal, vertu – vice) doivent être vus en relation avec la société dont ils sont le produit ; l'homme se libère de la crainte de Dieu vengeur et se soumet à une morale naturelle. Il présente par les yeux et la voix de Suzanne un être broyé par un engrenage impitoyable qui la dégoûte, un monde monacal qui est le reflet de la morale religieuse chrétienne où règne la terreur, la peine et la corruption et il décrit les relations familiales où règne la morale de l'argent. Sa liberté et son bonheur sont sacrifiés aux intérêts matériaux mesquins des autres. La narration des faits basée sur la mémoire provoque le bouleversement de l'ordre chronologique. La narratrice double le personnage et tout l'intérêt est rassemblé sur le personnage qui parle pour que le récit soit en même temps une expression naïve et spontanée du malheur et une protestation contre l'injustice. Elle peut à la fois agir et se voir en train d'agir. Suzanne narratrice peint des portraits, décrit des attitudes, compose des tableaux pathétiques, recrée les personnages et leur décor. Le récit a un double but : attendrir le lecteur sur la victime innocente et l'éclairer sur la situation inhumaine que l'Eglise favorise.

La naïveté de Suzanne est en quelque mesure hypocrite. Elle feint de se rapprocher de la volonté de ses parents pour pouvoir accomplir son véritable but qui est de regagner sa liberté. D'autre part, dans le couvent elle n'omet rien de ce qui peut la faire craindre, haïr et en même temps la perdre. Dans sa famille, elle est vue comme un enfant dénaturé qui flétrit la mémoire de ses parents pour obtenir sa liberté. Mais elle vaut mieux que ses sœurs, et elle le sait très bien, par *les agréments de l'esprit et de la figure, le caractère et les talents* [1]. Ces avantages deviendront la source de tous ses chagrins. Car, même dans l'univers familial *chacun songe à soi* [2]. Et l'attitude de ses deux sœurs à la mort de leur mère, traduite par la sémantique des verbes, est révélatrice à cet égard: *elles prennent, elles emportent, elles ont, sous les yeux d'une mère qui meurt. Deux créatures en qui l'indigence a éteint le sentiment de la nature* [3]. Et c'est justement ce que Suzanne ne peut pas pardonner : l'injustice, l'ingratitude et l'inhumanité. Le conflit avec la société, dans tous ses aspects, est marqué par le jeu des pronoms personnels *je* et *on*. Et dans la plupart des cas, l'héroïne est réduite à l'état d'automate. Les moments clefs de sa vie sont racontés en propositions coordonnées par *ou*, *et*, virgule, point et virgule, qui décrivent des actions coupées, faites dans un état d'inconscience :

J'étais renversée sur une chaise ; ou je gardais le silence, ou je sanglotais, ou j'étais immobile, ou je me levais, ou j'allais tantôt m'appuyer contre les murs, tantôt exhaler ma douleur sur son sein. […] Je n'entendais rien, je ne voyais rien, j'étais stupide : on me menait, et j'allais ; on m'interrogeait et on répondait pour moi [4].

Seule dans sa chambre, elle se tourne vers elle-même et réfléchit aux événements de sa vie : *mon âme s'allume facilement, s'exalte, se touche*. A côté de l'exposition sobre et retenue, les accents

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)

dramatiques du cri provoqué par l'horreur, l'angoisse, la révolte impuissante témoignent de la recherche de l'effet pathétique, spécifique au roman sentimental [5].

La narratrice peint le monde monacal avec des touches ironiques : *ce prêtre était entré tard dans l'état religieux, il avait de l'humanité*. L'activité quotidienne d'une religieuse n'est *qu'un tissu de puérilités* qu'elle méprise et souhaite pour s'y habituer, avoir *l'heureuse imbécillité d'esprit de ses compagnes* [6]. M. Manouri est présenté comme une figure dominée par la raison : *il était juste, mais peu sensible ; il était du nombre de ceux qui sont assez malheureux nés pour pratiquer la vertu, sans en éprouver la douceur ; ils font le bien par l'esprit de l'ordre, comme ils raisonnent* [7]. Il a trop d'esprit, pas assez de pathétique, point de sentiment.

Les supérieures du couvent sont *artificieuses*. Mais Suzanne les plaint, car elles ressemblent à tout membre de la société : *... un millier d'écus qu'il en revient à leur maison. Voilà l'objet important pour lequel elles mentent toute leur vie, et préparent aux jeunes filles un malheur éternel et qui deviennent damnées, folles, stupides ou furieuses* [8].

Mme***, sa dernière supérieure, condamne sa classe : *Il n'y a que dans les couvents où l'inhumanité puisse s'éteindre à ce point* [9]. Les religieuses de Longchamp devenues des tortionnaires de Suzanne en sont l'exemple, car, comme disait Mme de Moni : une religieuse docile, innocente et douce peut devenir une *bête féroce, étrange métamorphose pour laquelle la disposition est d'autant plus grande qu'on est entré plus jeune dans une cellule et que l'on connaît moins la vie sociale* [10]. M. Hébert et ses deux acolytes témoignent de l'émotion masculine qui s'oppose à la raison dans un monde insensible. Leurs yeux s'humectent pour Suzanne, on peut voir sur leur visage l'attendrissement et la joie. Ils ont *le caractère tendre et miséricordieux qui est si rare dans leur état* [11].

Diderot dévoile un monde monacal monstrueux, mais aussi la psychologie maladive d'une communauté qui vit repliée sur elle-même et sa morale religieuse dont le fruit est soit la terreur et la peine, soit la corruption des mœurs [12]. En effet, c'est un vrai et violent réquisitoire que dresse Diderot contre l'institution religieuse, contre la famille et contre toutes les formes d'oppression de l'individu. La morale religieuse répandue par ce monde monacal est pleine de contradictions. Ainsi pour la morale naturelle de Suzanne il est singulier que le même mal vînt soit de Dieu qui nous éprouve soit du diable qui nous tente, selon qu'on plaisait de l'envisager. Un autre aspect est le fait que cette morale impose la vénération des *saints personnages* des églises qu'on ne connaît pas. *Ils ne nous laisseraient pas à leurs pieds ou devant eux aussi froids que nous y demeurons* [13]. Suzanne est une chrétienne sincère dont la foi n'est pas entamée par les épreuves qu'elle subit. Ses prières mettent en paroles ses propres sentiments et pensées et ne sont pas apprises par cœur.

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)

Son désir de liberté est exprimé d'une manière tranchante, car la lutte pour la liberté est en dernière instance la lutte pour préserver la pureté de la conscience: *S'il fallait choisir entre la mort et la clôture perpétuelle, je ne balancerais pas à mourir. L'homme est né pour la société. Séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son cœur, des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce ; dans un cloître, où l'idée de nécessité se joint à celle de servitude, c'est pire encore : on sort d'une forêt, on ne sort plus d'un cloître ; on est libre dans la forêt, on est esclave dans le cloître. Il faut peut-être plus de force d'âme encore pour résister à la solitude qu'à la misère, la misère avilit, la retraite déprave. Vaut-il mieux vivre dans l'abjection que dans la folie ?* [14]

Dans la vision de Diderot, la claustration est synonyme de dégradation physique et morale ; la lutte de son héroïne pour regagner sa liberté équivaut à la lutte pour préserver la pureté de sa conscience et la noblesse de la condition humaine. A travers l'histoire tragique de la jeune fille, l'auteur réaffirme ses idées philosophiques et morales et fait une profession de foi humaine. Le réalisme rencontre le pathos le plus troublant, et nul ne peut rester insensible aux tourments de la jeune fille qui, bien que dans son droit, ne parvient pas à le faire reconnaître : sa famille, avec la complicité des autorités religieuses, la contraint à rester prisonnière du monde clos du couvent.

RÉFÉRENCES :

[1] Diderot, D., *La Religieuse*, Garnier – Flammarion, Paris, 1968, p.40.

[2] Ibidem, p. 55.

[3] Ibidem, p. 72.

[4] Ibidem, p. 42.

[5] Mustatea, A., *La littérature française au XVIII^e siècle*, Pygmalion, Pitesti, 2000, p. 68.

[6] Diderot, D., *La Religieuse*, Garnier – Flammarion, Paris, 1968, p.126.

[7] Ibidem, p. 119.

[8] Ibidem, p. 45.

[9] Ibidem, p. 160.

[10] Ibidem, p. 70.

[11] Ibidem, p. 135.

[12] Mustatea, A., *La littérature française au XVIII^e siècle*, Pygmalion, Pitesti, 2000, p. 68.

[13] Diderot, D., *La Religieuse*, Garnier – Flammarion, Paris, 1968, p.90.

[14] Ibidem, p. 154.

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)

Bibliographie

Diderot, D., *La Religieuse*, Garnier – Flammarion, Paris, 1968

Mustatea, A., *La littérature française au XVIII^e siècle*, Pygmalion, Pitesti, 2000

BDD-A23858 © 2005 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:00:30 UTC)